

Chardon offrit de dépêcher un de ses aides de camp à son compagnon d'armes.

— Laissons dormir Vandamme, dit Napoléon d'un ton d'homme ; il se réveillera peut-être ! alors je lui parlerai.

Au même instant Vandamme parut ; il avait le teint pâle et le maintien embarrassé.

— Général, lui dit Napoléon en lui lançant un regard sévère, il paraît que vous aviez oublié l'ordre que j'avais donné hier ?

Vandamme chercha à s'excuser en répondant :

— Sire, c'est la première fois que cela m'arrive ; je puis assurer à Votre Majesté que j'étais encore très-incommodé ce matin, parce que . . .

— Parce que vous vous êtes grisé hier comme un Allemand, interrompit Napoléon avec vivacité ; mais ajouta-t-il aussitôt, dans la crainte que cela ne vous arrive une seconde fois, vous irez combattre sous les drapeaux du roi de Wurtemberg, afin de donner aux Allemands, si c'est possible, une leçon de sobriété.

Vandamme s'éloigna, non sans dissimuler le chagrin que lui faisait é prouver cette disgrâce ; et, le même jour il rejoignit le corps d'armée wurtembergeois, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Après la campagne, il revint trouver l'empereur. Sa poitrine était couverte de décorations, et il était chargé d'une lettre autographe du roi Frédéric. Napoléon, après avoir lu cette lettre, dit à Vandamme :

— Général, n'oubliez jamais que si j'estime les braves, je n'aime pas ceux qui dorment quand je les attends ; n'en parlons plus.

Dès son entrée en campagne, Napoléon étonna l'Autriche par la rapidité de sa marche et l'habileté de ses manœuvres. Chaque jour il remportait une victoire ; la première fut celle de Wertingen, illustrée par le bouillant courage de Murat, qui coupa la route d'Ulm à Augsbourg. Après ce brillant début, Murat se porta sur Zusmerhausen, où Napoléon arriva en même temps que lui ; et la première chose qu'il fit fut de donner aux troupes de Murat le juste témoignage de sa satisfaction :

— Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous, dit-il ensuite à Excelmans, qui lui présentait les drapeaux enlevés aux Autrichiens.

Le chef d'escadron Wuillemly, accompagné d'un seul homme, mais feignant d'être suivi d'un corps considérable, avait décidé cent Autrichiens à mettre bas les armes. L'empereur le fit entrer dans sa garde avec son grade. Au pont de Lech, le brigadier Marente, cassé la veille par son capitaine pour faute de discipline, voit cet officier entraîné par le courant du fleuve ; il vole à son secours et le sauve. Napoléon se fait présenter ce soldat :

— Tu es un brave homme, lui dit-il ; ton capitaine t'avait cassé, il avait eu raison. En lui sauvant la vie, tu lui as prouvé que tu n'avais pas de rancune. C'est bien, l'un et l'autre vous êtes quittes. Mais moi, je ne le suis pas envers toi : je te nomme maréchal des logis et te fais chevalier de la Légion d'honneur. C'est à ton capitaine que tu dois ton avancement et cette récompense. Va donc le remercier.

Pendant ce temps, Ney enlève l'archiduc Ferdinand au combat de Grunburg ; puis le maréchal Soult s'empara d'Augs-

bourg. Quelques jours après, Soult prenait encore Memmingen avec quatre mille prisonniers, tandis que Ney faisait des prodiges de valeur au combat d'Elchingen et assurait le succès de la campagne et la prise d'Ulm. Ces victoires firent dire à Napoléon avec un léger mouvement, non de jalousie (de qui pouvait-il être jaloux ?) mais de brûlante impatience :

— Ce sont toujours les mêmes : ces deux hommes sont insatiables de gloire. Il me faut ma part cependant ! . . .

Cette part devait être celle du lion.

Le mauvais temps continuait : le froid était vif, les chemins fangeux ; mais les marches forcées de l'armée n'en étaient point ralenties. A cheval nuit et jour, l'empereur était toujours au milieu de ses troupes, et il se portait partout où il croyait sa présence nécessaire. Le 17 octobre, il fit d'un seul trait quatorze lieues à cheval, se coucha tout habillé sur un tas de paille, dans une grange, à l'entrée d'un petit village, sans domestique et sans aucune espèce de bagage. Cependant l'évêque d'Augsbourg avait fait illuminer, à un quart de lieue de là, un de ses châteaux, où on l'attendit toute la nuit. Pendant ce temps, le général Mack, trop lent à s'apercevoir qu'il allait être cerné par les français, s'était décidé à rentrer dans Ulm. Sa situation devenait, de jour en jour, plus critique ; enfin, le 19 octobre, il consentit à se rendre avec toute sa garnison, et il écrivit en conséquence à l'empereur. Celui-ci lui envoya immédiatement Berthier, pour traiter des conditions de la capitulation : il fut convenu que le lendemain les troupes autrichiennes se rendraient prisonnières avec armes et bagages, et que la place serait remise avec tous ses approvisionnements et ses munitions.

A deux heures de l'après-midi, au moment où cette formalité si pénible pour les Autrichiens allait s'accomplir, l'armée française se rangea en bataille sur les hauteurs, à un quart de lieue environ d'Ulm, dans tout l'éclat de la grande tenue militaire. Napoléon, un peu en avant de son brillant état-major et entouré de sa garde, s'était placé sur une petite éminence formée par un bloc de rochers. A côté de lui était un grand feu de bivac près duquel il avait fait avancer la musique de son premier régiment de grenadiers à pied. Aussitôt que les portes de la place s'ouvrirent, les tambours, accompagnés des fifres, battirent la marche, puis la musique se fit entendre. Alors l'armée autrichienne commença à défilér, en silence et l'arme sous le bras gauche. Elle alla, corps par corps, jeter ses armes dans un immense fossé que l'on avait creusé exprès au bas du monticule où se tenait Napoléon. Trente-trois mille hommes, dont deux mille de cavalerie, avec dix-neuf généraux, quarante drapeaux et soixante pièces de canon suivies de leurs caissons attelés, passèrent devant la grande armée. La cavalerie autrichienne, ayant mis pied à terre, livra ses chevaux aux chasseurs de la garde. En se dépouillant de leurs armes ces soldats criaient : "Vive l'empereur Napoléon !" Mack était là ; il répondit à des officiers de la garde qui s'étaient adressés à lui sans le connaître :

— Vous voyez devant vous le malheureux Mack.

D'autres généraux disaient :

— Messieurs, il est impossible de résister aux manœuvres de votre empereur : ses combinaisons nous ont perdus.

Pendant ce temps, Napoléon, toujours calme, assis sur son cheval blanc, la main qui tenait les rênes posée sur l'arçon